Madame de Pringy. *Les differens caracteres des femmes du siecle avec la description de l'amour propre*. Éd. Constant Venesoen. Coll. « Textes de la Renaissance », 58. Paris, H. Champion, 2002. P. 176.

Les differens caracteres des femmes du siecle avec la description de l'amour propre de Mme de Pringy paraissent en deux éditions datant de 1694 et 1699. Cette dame sur qui nous savons très peu évoluait dans le milieu du célèbre prédicateur Bourdaloue. Mme de Pringy nous a laissé des éloges du roi et du dauphin et d'autres ouvrages occasionnels. À la mort de Bourdaloue, elle publie un éloge du prédicateur, donné en appendice dans la présente édition. Elle a aussi écrit *Junie ou les sentiments romains* et une *Vie du père Bourdaloue*. Deux autres ouvrages lui sont attribués : *Le monde renversé, ou Dialogues des génies différents qui renversent le monde*, et *Traité des vrais malheurs de l'homme*.

Constant Venesoen nous donne la première édition moderne des traités de Mme de Pringy, qui fait le portrait de ses contemporaines, portrait teinté d'une profonde foi chrétienne. La première partie du texte de Mme de Pringy est divisée en six parties, chacune comprenant la peinture d'un défaut des femmes de son époque et la description de la vertu qui devrait aider à corriger ce défaut. Dans le portrait de la coquette, Mme de Pringy évoque un thème auquel elle reviendra dans sa description de l'amour-propre qui constitue la seconde partie de son traité. Les femmes, dit-elle, sont nées avec l'esprit de bagatelle, et la mauvaise éducation qu'on donne aux filles ne fait qu'aggraver cette fâcheuse tendance. Mme de Pringy évoque le désordre que la coquetterie sème dans le monde, et recommande comme remède, la modestie. Dans son chapitre sur la bigote, elle flétrit l'orgueil et la fausse charité des femmes à qui l'hypocrisie permet de concilier Dieu et le monde. La piété, qui corrige cette fausse dévotion, est dépeinte sans référence particulière aux femmes, et la peinture qu'en fait Mme de Pringy est une véritable profession de foi.

La femme qui se pique d'esprit est, aux yeux de Mme de Pringy « insupportable pour la société » (p. 85). Les coquettes aiment moins leur beauté que les spirituelles leur génie. Dans ce chapitre elle condamne la culture des salons, et le rôle que les femmes avaient commencé à jouer dans la formation du goût et de la culture. Elle accuse ces femmes de rester à la surface des choses, de prendre les mots pour les choses, et de passer leur temps dans une conversation vaine. Ces femmes qui voient toutes les choses de l'esprit selon leur goût, sont, dit Mme de Pringy, presque impossibles à corriger, parce que l'habitude a enraciné les faux principes dans leur esprit. Les hommes ne courent pas ce danger. C'est la science qui s'oppose au faux savoir des spirituelles. Or, même si elle constate que « l'Esprit est de tout sexe » (p. 88), aux yeux de Mme de Pringy, les femmes sont peu aptes à chercher la vérité et à s'y tenir, puisque leur amour-propre y fait obstacle.

Dans les sections qui suivent, Mme de Pringy passe en revue les économes coupables d'avarice, les joueuses qui se divertissent au sens pascalien, et les

plaideuses qui, comme les joueuses, remplissent leur vie et leur esprit des choses vaines qui les empêchent de penser à Dieu et à leur salut.

Si le portrait des femmes tracé dans les *Differens caracteres* donne une image très peu flatteuse des contemporaines de Mme de Pringy, dans la *Description de l'amour propre* elle renchérit sur cette image négative. Comme le montre Constant Venesoen dans ses introductions et ses notes, *De l'usage des passions* du père Senault a beaucoup influencé la présentation que fait Mme de Pringy de l'amour-propre. Elle subit aussi l'influence de Bossuet et de Bourdaloue. L'amour-propre est la passion principale des femmes, et la source de tous leurs défauts. Ici elle dit encore que les femmes naissent avec l'esprit de bagatelle, et sont incapables de modérer leur intérêt. L'amour-propre nous fait désirer notre bonheur, mais nous fait croire que notre bonheur réside dans le plaisir de l'esprit ou des sens, et non pas dans la félicité selon Dieu et la raison. Mme de Pringy fait ici une âpre critique de l'éducation des filles, qui sont élevées dans l'ignorance, la mollesse. Son époque est, pour Mme de Pringy, un temps de déchéance où l'on ne peut espérer de voir de femmes fortes selon la Bible : « Il est si rare d'en trouver quelqu'une qui embrasse son état avec un esprit de docilité et de soin et qui n'[a] autre but que son devoir et la crainte de Dieu » (p. 138).

Le texte de Mme de Pringy est un exemple du point de vue du milieu dévot qui s'opposait aux mœurs mondaines à la fin du XVII^e siècle. Comme d'autres auteures chrétiennes qui parlent des femmes, son texte comporte des contradictions, surtout au sujet de l'intelligence des femmes et de leur éducation. Elle cherche à rappeler les femmes de son temps à un austère devoir chrétien qui fait contraste avec le rôle croissant qu'elles jouent dans la société.

La lecture du texte de Mme de Pringy est encore un témoignage de la profonde mutation qui se faisait dans la société française à la fin du XVII^e siècle, et nous sommes redevables à Constant Venesoen et à la série « Textes de la Renaissance » de nous avoir donné une édition moderne de ce traité. Venesoen a choisi de donner l'édition de 1694, avec les variantes de l'édition de 1699 en note. Il a en plus doté cette édition d'une notice bio-bibliographique, et des introductions aux deux parties du traité de Mme de Pringy. En général, l'apanage critique est utile et met le texte de Pringy dans le contexte de son temps. Les commentaires de Venesoen replacent l'ensemble dans son contexte, mais ne tiennent absolument pas compte des apports de la critique féministe des trente dernières années, sauf quand il se permet, ça et là, des remarques désobligeantes, comme si ces travaux critiques ne méritaient autre chose qu'une légère boutade. Si, comme le constate Constant Venesoen, « la misogynie est une perception relative aux mœurs d'une époque » (p. 130), on ne peut que regretter que cette édition soit défigurée par des remarques misogynes.

DONNA KUIZENGA, *University of Vermont*